



**“BUSCAR EM LONGES TERRAS O QUE EM CASA NOS FALTA”: RÉFLEXIONS SUR
L’ÉTRANGER DANS LA PENSÉE D’EDUARDO LOURENÇO**
**“BUSCAR EM LONGES TERRAS O QUE EM CASA NOS FALTA”: REFLECTIONS ON
THE STRANGER IN THE THOUGHT OF EDUARDO LOURENÇO**

[10.29073/naus.v4i2.798](https://doi.org/10.29073/naus.v4i2.798)

RECEÇÃO: 20 de novembro de 2023.

APROVAÇÃO: 28 de novembro de 2023.

PUBLICAÇÃO: 30 de dezembro de 2023.

AUTOR/A: Mafalda Soares , Sorbonne Université, França, mafalda.borges.soares@gmail.com.

RESUMO (FR)

À l’occasion du centenaire de la naissance d’Eduardo Lourenço, et afin de rendre hommage à sa pensée en tant que source de compréhension des défis qui traversent les sociétés européennes de nos jours, nous nous proposons d’explorer la notion d’« étranger » tout en nous focalisant sur la figure de l’émigrant portugais analysée par Lourenço dans l’œuvre *O Labirinto da Saudade*. Nous aborderons, plus précisément, la tendance de l’imaginaire collectif portugais, telle qu’elle est présentée dans le chapitre « A emigração como mito e os mitos da emigração », à mythifier le phénomène de l’émigration. Nous observerons que cette tendance représente pour le Portugal non seulement une base de création de certains fantasmes collectifs mais aussi un moyen d’acceptation de la condition européenne du pays — et ce dans la continuité d’un processus de décolonisation initié dans les années 70 du siècle dernier. Nous mettrons en outre l’accent sur le fait que la France constitua (et constitue encore aujourd’hui) un pays de référence pour les Portugais, recelant l’une des communautés portugaises les plus significatives. Par ailleurs, nous nous pencherons sur les caractéristiques de l’intégration des jeunes franco-portugais et de leurs parents dans l’environnement français. Afin d’approfondir la pensée de Lourenço et de tisser une approche comparative, nous ferons appel à l’ouvrage *Étrangers à nous-mêmes* de Julia Kristeva, au sein de laquelle la philosophe bulgare naturalisée française réfléchit sur le(s) regard(s) que la civilisation européenne pose sur les étrangers.

PALAVRAS-CHAVE: Eduardo Lourenço; Émigration; Étranger; Julia Kristeva; *O Labirinto da Saudade*.

ABSTRACT

On the occasion of the centenary of Eduardo Lourenço’s birth, and in order to pay tribute to his thought as a source of understanding of the challenges facing European societies today, we propose to explore the notion of the ‘foreigner’, focusing on the figure of the Portuguese emigrant analysed by Lourenço in his work *O Labirinto da Saudade*. More specifically, we will look at the tendency of the Portuguese collective imagination, as presented in the chapter entitled “A emigração como mito e os mitos da emigração”, to mythologise the phenomenon of emigration. For Portugal, this tendency represents not only a basis for the creation of certain collective fantasies, but also a means of accepting the country’s European condition — in line with a process of decolonisation that began in the 1970s. We will also highlight the fact that France was (and still is) a country of reference for the Portuguese, home to one of the most significant Portuguese communities. We will look at the ways in which young Franco-Portuguese and their parents integrate into the French environment. To deepen Lourenço’s thinking and weave a comparative approach, we will turn to Julia Kristeva’s *Étrangers à nous-mêmes*, in which the Bulgarian naturalized French philosopher reflects on the way(s) European civilization looks at foreigners.

KEYWORDS: Eduardo Lourenço; Emigration; Julia Kristeva; *O Labirinto da Saudade*; Stranger.



1. INTRODUCTION

Les années 60 et 70 du siècle dernier furent particulièrement éprouvantes pour le peuple portugais¹. L'émergence de mouvements indépendantistes en Afrique², alliée à la ferme volonté du président du Conseil portugais, António de Oliveira Salazar, de garder l'empire colonial — alors que les vents du progrès démantelaient, depuis 1945, le colonialisme des anciennes puissances européennes —, firent éclater une guerre entre le Portugal et ses colonies africaines. Ce fut le dernier champ de bataille de l'*Estado Novo*³, dont la stabilité avait déjà été mise à rude épreuve avec le « phénomène » Humberto Delgado⁴. Pour pallier le besoin de soldats en sol africain, le service militaire devint obligatoire pour les hommes et leur destin fut ainsi dessiné par les prétentions anachroniques d'un régime en décadence⁵. Devant ce scénario d'absence de libre arbitre, auquel s'ajoutaient maintes fois les conditions misérables dans lesquelles (sur)vivaient des populations travaillant durement dans les champs — l'agriculture absorbant, même sous Marcelo Caetano⁶, un pourcentage considérable de la population active portugaise⁷ —, beaucoup décidèrent d'émigrer afin de pouvoir échapper à une vie sans perspectives d'avenir. Par conséquent, entre 1960 et 1970, les flux migratoires furent substantiels⁸, la France ayant été l'un des pays d'élection pour les Portugais qui, emplis de courage, quittèrent leur patrie, parfois même au risque de leurs propres vies. La posture du gouvernement portugais face à cette manifestation migratoire massive ne fut pas totalement claire — à l'image, d'ailleurs, de ce qui se vérifia lors

¹ Les informations historiques fournies au sein de cet article sont issues de deux livres, à savoir : *Histoire du Portugal* d'Albert-Alain Bourdon et *Histoire du Portugal* de Jean-François Labourdette. Les références complètes se trouvent à la fin de cet article.

² Nous pouvons mentionner ici le Front national de libération de l'Angola (FNLA), dirigé par Holden Roberto, et le Mouvement populaire pour la libération de l'Angola (MPLA), influencé par l'idéologie marxiste et mené par Agostinho Neto. C'est, en effet, la révolte de ce dernier mouvement, le 4 février 1961 à Luanda, qui suscita une riposte militaire de la part du gouvernement portugais et le début des conflits armés en Afrique.

³ L'*Estado Novo* — qui peut littéralement être traduit en français par « L'État Nouveau » — désigne le régime autoritaire instauré au Portugal suite à l'approbation de la Constitution de 1933, laquelle mit officiellement fin à la précédente dictature militaire. Ce régime est associé à la personnalité d'António de Oliveira Salazar, président du Conseil, qui congédia les anciens militaires au pouvoir et s'entoura de professeurs universitaires. Comme caractéristiques de ce nouveau régime, nous pouvons citer : l'action de la police politique (initialement appelée Police de Vigilance et Défense de l'État, devenue ensuite Police Internationale et de Défense de l'État) ; l'organisation corporative (qui prévoyait l'union des forces de production et leur représentation ainsi que leur participation dans la vie politique sous un régime commun) ; la soumission de la presse à la censure (symbolisée par le fameux crayon bleu — *o lápis azul* — que les censeurs utilisaient pour indiquer les passages à supprimer).

⁴ Humberto Delgado fut un général portugais qui se présenta aux élections présidentielles de l'année 1958 contre le candidat proposé par le président du Conseil, l'amiral Américo Tomás. Lors de sa campagne, le général Delgado, ouvertement contre la posture de Salazar, déclara qu'il avait l'intention d'éloigner celui-ci du pouvoir. Le charisme du « général sans-peur » ainsi que ses propositions politiques (qui défiaient les piliers de l'*Estado Novo*) se traduisirent par une immense adhésion de la foule à ses discours. Nonobstant, la fraude électorale donna la victoire à Américo Tomás. Par ailleurs, le général Delgado — qui constitua un évident danger pour la continuité du régime salazariste — ne fut pas épargné, sa vie lui ayant été enlevée par la PIDE en février 1965.

⁵ Après l'indépendance de l'Algérie, en 1962, le Portugal resta le seul pays européen à garder ses colonies. Son obstination coloniale fut, d'ailleurs, vue d'un mauvais œil par les membres de l'ONU, surtout avec l'arrivée de John F. Kennedy au pouvoir en 1961.

⁶ En septembre 1968, suite à une chute provoquant un accident cérébral, Salazar dut être éloigné du pouvoir. Pour le remplacer, Américo Tomás, alors Président de la République, fit appel au professeur Marcelo Caetano. Les premières années du « marcelisme » furent marquées par une plus grande ouverture du Portugal aux investissements étrangers, par un développement du secteur industriel, par le retour d'exilés politiques comme Mário Soares, par un allègement de la censure. Toutefois, le fait de ne pas cesser la guerre coloniale fut la plus grave erreur du gouvernement de Caetano, ce qui nourrit l'insatisfaction de l'armée et le désir d'en finir avec la guerre tout en renversant le régime — événement qui eut lieu le 25 avril 1974.

⁷ Grâce aux mesures prises par Marcelo Caetano, le Portugal témoigna, entre 1970 et 1973, d'une croissance non négligeable du secteur industriel, lequel commença à employer une bonne partie de la population active portugaise en détriment du secteur primaire. Malgré tout, l'évolution économique du pays ne permit pas d'atteindre la qualité de vie que les autres pays européens offraient à leurs habitants.

⁸ D'après Jean-François Labourdette, en 1972, il y avait près de 500 000 Portugais en France (cf. Labourdette, 2000, p. 819–819, note de bas de page 20). D'après Irène dos Santos : « Entre 1960 et 1974, près de 1,4 million de Portugais ont émigré (10% de la population totale et 25% de la population active), dont un million vers la France (Santos, 2005, p. 85).



de l'émigration vers le Brésil datant du XIX^e siècle. Tantôt estimée comme naturellement favorable pour le pays — lequel bénéficia des devises envoyées par ses émigrants et de la baisse du nombre de personnes sans emploi —, tantôt traitée comme phénomène à réguler — dans une tentative de diriger les populations de l'Europe vers l'Afrique colonisée —, l'émigration vers les destinations européennes ne connut pas de vraies entraves à sa progression¹. Ainsi se forma une importante communauté de Portugais en France refusant la tyrannie exercée sur leur dignité et avides de prendre les rênes de leurs existences.

La situation changea de visage après la révolution des Œillets², quelques mesures ayant été prises afin que les émigrants fussent considérés comme faisant partie de la nation (voire de la « transnation ») portugaise. Le 10 juin, ancien *Dia da Raça* à l'époque de Salazar, s'est vu transformer en *Dia de Portugal, de Camões e das Comunidades Portuguesas* (cf. Santos, 2005, p. 86). La petite maison lusitanienne resta désormais associée, non seulement à son poète épique (ou, du moins, revendiqué comme tel), mais aussi aux communautés de Portugais réparties par le monde — association qui, comme nous le verrons, symbolise pour Eduardo Lourenço une espèce de transfert compensatoire de la conscience d'une ère perdue. Ce n'est sûrement pas un hasard que le désir de rendre visibles les émigrants surgisse au moment même où les anciennes colonies obtinrent enfin leur indépendance. En d'autres termes, la visibilité attribuée à l'émigrant — héros des temps modernes, qui n'hésite pas à braver les plus grandes difficultés pour bâtir son destin, tel un navigateur à la recherche de nouveaux mondes et luttant contre son propre Adamastor³ — sert à contrebalancer l'invisibilité historique de l'empire colonial. Le mouvement de la révolution d'avril fut ainsi double : d'un côté, il s'agissait de laisser partir un passé terrestre qui n'était plus en accord avec l'évolution de l'humanité ; d'un autre côté, il était question de remplir, tant bien que mal, le vide creusé par l'abandon d'une chimère historique qui, pendant longtemps, nourrit l'esprit portugais. D'un même élan, une partie du passé fut sublimée à travers l'art — le chant poétique servant l'immortalisation, dans la sphère littéraire, de ce que la sphère matérielle ne pouvait plus réaliser —, tandis que l'autre partie du passé, plus récente (celle qui concernait la dictature et ses effets secondaires, particulièrement à un niveau social) était camouflée par la reconnaissance des objectifs atteints par les émigrants dans les terres qui les accueillirent, et non pas par le détail du très difficile chemin parcouru⁴. En effet, la conjoncture de départ et d'arrivée des émigrants — et l'étude des contextes nationaux et internationaux qui justifiaient ce mouvement de populations — restent un champ d'études peu exploré⁵, ce qui peut

¹ « Depuis la fin du XIX^e siècle, la politique portugaise de l'émigration apparaît contradictoire, car tout en reconnaissant son apport financier (les devises en provenance du Brésil) et son rôle sociologique (résorption de l'excédent démographique et régulation des tensions sociales), l'État tente simultanément de la maîtriser pour le peuplement de l'empire colonial. L'« État nouveau » maintient cette politique contradictoire. Considérée comme allant à l'encontre de la politique nationale d'expansion, l'émigration, devenue européenne à partir de 1960, est alors « quasiment ignorée » (Santos, 2005, p. 86).

² Il s'agit de la révolution du 25 avril 1974, laquelle mit fin à l'*Estado Novo*, permettant au Portugal (malgré toutes les tensions des premières années post-révolution) de tourner la page de la dictature.

³ Dans son article « Entre mémoire institutionnelle et mémoire personnelle », Irène Dos Santos cite une partie du discours de clôture de la « Deuxième rencontre des Portugais et Luso-descendants élus dans les municipalités françaises », datant du 29 février 2004. On y souligne le vide historiographique et artistique vis-à-vis de l'émigration portugaise récente « Cette épopée, parce que c'est une vraie épopée, est connue dans ses traits généraux, mais pas tellement des Portugais, je parle des Portugais du Portugal. Elle est connue de ceux qui l'ont vécue, qui ont souffert, de ceux qui en ont été les acteurs, mais elle n'a pas eu, ni sur le plan littéraire, ni même sur le plan du documentaire, ou du cinéma, la place qu'elle mérite. [...] Ce n'est pas une épopée au sens de Camões, racontant nos exploits au XVI^e siècle. Nous ne sommes pas venus ici avec les caravelles [...]. Nous sommes venus pieds nus » (Santos, 2005, p. 87–88).

⁴ Irène dos Santos mentionne cette tendance d'effacement d'un passé (individuel et collectif) traumatique par le biais d'un discours sur la modernité du Portugal, désormais partenaire européen d'autres nations et pays attractif pour certaines populations : « Cette politique de la mémoire (les commémorations des 'Communautés portugaises') ignore de ce fait une histoire difficile, parfois dramatique pour ses acteurs, et surtout peu valorisante pour le Portugal qui tente aujourd'hui de se construire une image de pays 'moderne', devenu d'ailleurs un pays d'immigration. Dans ce contexte, les émigrants portugais sont devenus des 'citoyens européens', valorisés politiquement en tant que tels, mais sans passé » (Santos, 2005, p. 89).

⁵ « Désignée comme étant une communauté 'invisible' (modèle de l'intégration à la française), relativement peu étudiée par les historiens de l'immigration, la reconnaissance de l'existence d'une population portugaise au sein de la population française et de



signifier une incapacité à regarder ses propres cicatrices et à en faire un récit critique de guérison et progression¹. Au lieu d'avoir recours à l'Histoire comme instrument créant des fantaisies aventurières dans lesquelles le destin d'un peuple s'enfle devant le parcours des autres nations, le Portugal devrait tâcher d'utiliser son Histoire comme instrument de mise en question de certains sentiers entamés et des conséquences — pour soi et pour les autres — de ces quelques détours.

Les bases historiques de notre communication ayant été posées, notre objectif sera désormais d'approfondir le regard sur la figure de l'émigrant portugais dans la pensée d'Eduardo Lourenço, éminente personnalité à qui nous rendons hommage aujourd'hui. Pour ce faire, nous nous pencherons d'abord sur la caractérisation qu'en fait Lourenço dans son célèbre *Labirinto da Saudade*. En outre, quelques considérations de Julia Kristeva sur la notion d'étranger, déployées dans son livre *Étrangers à nous-mêmes*, nous aideront à mieux comprendre certains aspects de notre propre étrangeté, laquelle se lie intimement, d'après la psychanalyste bulgare naturalisée française, à celle des autres. Les conclusions tissées tout au long de notre discours seront enfin synthétisées dans la dernière partie de notre intervention. À l'heure où la question d'une « identité nationale menacée » renaît dans des discours politiques européens, notamment en France, il nous semble essentiel repenser ici les concepts de « nationalité », d'« étranger » et d'« intégration », tout en se laissant guider par les sentiers, à potentiel formateur, de l'Histoire contemporaine.

2. DÉVELOPPEMENT

Eduardo Lourenço donna le nom de *O Labirinto da Saudade* à un ensemble de réflexions personnelles sur les images que le Portugal façonna e continue de façonner sur lui-même. À l'intérieur de cet ouvrage, un chapitre intitulé « A emigração como mito e os mitos da emigração » analyse une tendance portugaise à mythifier le passé, dont la condition de l'émigrant, en détriment d'une attention portée sur la dimension réelle que prit le phénomène migratoire. Lourenço commence par évoquer les cérémonies de célébration du 10 juin, jour de la fête nationale, à Guarda, en 1977. Cette commémoration, d'initiative présidentielle et gouvernementale, aurait été caractérisée par une exceptionnelle mise en avant du « Portugal Emigrante » (cf. Lourenço, 2001, p. 88). Et ce Portugal serait, aux yeux de Lourenço, une reformulation contemporaine, voire politiquement correcte, d'un Portugal toujours attaché à son ombre coloniale mais s'efforçant, tant bien que mal, de dissimuler cet attachement. En effet : « O sentido último da cerimónia festiva da Guarda é transparente: centrar a visão do nosso passado, matriz da que precisamos para iluminar um presente diminuído e inquieto, não em volta da imagem do *português-colonizador* que durante quinhentos anos nos serviu de referência e viático épico e moral, mas do *português-emigrante*, sua versão moderna e aceitável » (Lourenço, 2001, p. 88). Autrement dit, le mythe de l'émigrant portugais servirait de bouée de sauvetage à un imaginaire collectif à la dérive, qui pâtit encore de la perte d'un empire colonial — au sein duquel, pendant longtemps, le pays prit l'habitude d'y voir miroiter son reflet. En outre, Lourenço souligne que le thème de l'indépendance séculaire, et de la fierté qui en découle, fut mis en lumière comme trait caractéristique de la nation portugaise, tout en insistant sur la consécration « dessa nova imagem moral, necessária a um povo sem problemas de identificação étnica e histórica, mas perturbado em profundidade pela questão da sua *identidade* e da sua *vocação* num mundo em acelerada e imprevista metamorfose » (Lourenço, 2001, p. 89). Même si le Portugal peut se vanter d'avoir les plus anciennes frontières de l'Europe, définies depuis le XIII^e siècle lors de la fin de la *Reconquista*², cela ne le retient pas de nourrir, sans cesse, une inquiétude au sujet de sa mission dans le concert des nations. Notons que Lourenço emploie l'expression « nova imagem moral » : en théorie, ce petit pays tourné vers l'Atlantique suit

sa spécificité au sein d'une histoire nationale de l'immigration, est une question actuelle qui interroge l'injonction à la mémoire » (Santos, 2005, p. 94).

¹ « [...] não é nunca progresso mascarar, desfigurar ou amputar o passado em função das urgências do presente, discutíveis ou passageiras » (Lourenço, 2001, p. 89).

² Cf. Labourdette, 2000, p. 52–53.



l'évolution des mentalités à l'image de ses confrères occidentaux, accompagnant les changements comportementaux auxquels invitent les temps modernes ; pourtant, en pratique, l'imaginaire portugais flotte encore au large d'un passé érigé en épopée et en réalisation, première et ultime, du peuple lusitanien. Plus que période décrite dans des pages d'un manuel scolaire à valeur pédagogique pour le présent et l'avenir, les Découvertes continuent de fonctionner comme une sorte de béquille mentale — maintes fois sublimée ou subsumée dans d'autres représentations telles que le cinquième empire de Fernando Pessoa — soulageant un trauma récent vécu comme une perte irréparable, ayant déjà commencé en 1822, lors de l'indépendance du Brésil¹. C'est éventuellement l'une des raisons pour lesquelles, en juin 2002, lors de festivités organisées par l'Ambassade du Portugal à Paris et par la Mairie de Paris, les récits de vie des Portugais vivant en France furent complètement absents. Pour remplir ce silence sur la traversée d'un pays à l'autre et sur les conditions rencontrées lors de l'arrivée — ce qui équivaldrait à revenir sur les années difficiles de la dictature salazariste —, l'accent fut mis sur l'intégration réussie de la communauté portugaise en France et sur son extraordinaire capacité d'adaptation, de résilience, de sacrifice, n'oubliant jamais des échos lointains et épiques². Entre un passé soi-disant glorieux, confirmant que « le Portugal n'est pas un petit pays » (selon la célèbre formule de la propagande salazariste) et une entrée dans l'Union Européenne vue comme une forme contemporaine de s'étendre au-delà d'un petit rectangle géographique séparé du centre de l'Europe, le Portugal se trouve dans un entre-deux. Entre la culpabilité d'avoir été grand et la volonté de continuer de l'être par des moyens qui évoquent, directement ou indirectement, son « âge d'or », voici que le Portugal se perd dans un complexe identitaire.

Malgré l'édulcoration à laquelle le phénomène migratoire contemporain fut soumis, Eduardo Lourenço se montre infatigable dans sa tentative de démontrer que l'émigration portugaise, notamment vers la France, fut intimement liée à la pauvreté et à l'état d'un pays alors sous-développé par rapport à ses partenaires européens³. Ce ne fut pas l'attrait de l'aventure et de l'inconnu — parfois traité comme une sorte de caractéristique génétique transmise aux descendants des *conquistadores* —, qui déclencha la sortie massive de Portugais vers d'autres pays, mais plutôt l'incapacité du Portugal à offrir à ses citoyens la dignité qui leur était due. Et puisque cette inaptitude pèse encore dans notre conscience historique comme une faute sur laquelle l'imaginaire collectif ne souhaite pas revenir, les Humanités commencent à peine à se pencher sur ces péripéties et à exhumer les traumas passés touchant à la

¹ Accentuons que, même si certaines manifestations culturelles, dans un souci d'adaptation aux tendances contemporaines de pensée, essayent de transformer l'empire colonial en empire spirituel et la conquête en aventure, il est absurde, pour Eduardo Lourenço, de vouloir interpréter l'œuvre camonienne sans tenir compte de la composante indéniablement coloniale du temps dans laquelle celui-ci fut composée : « É um contra-senso cultural — embora de tentação óbvia — querer fazer coincidir a imagem literária de Camões e a sua imagem *ideológica* » (Lourenço, 2001, p. 89).

² Lourenço rappelle d'ailleurs la tendance de quelques historiens et sociologues à vouloir prouver la nature émigrante du peuple portugais, nature amplement réalisée pendant la période des Découvertes. Il est, toutefois, crucial de rappeler que, selon notre éminent penseur, l'ancienne émigration (celle qui débuta au XV^e siècle) et l'émigration récente (celle du XX^e siècle) ne sont pas du même type, malgré les liens que l'on essaye de tisser entre elles. Sous-tend l'émigration des années 60 et 70 la misère et la pauvreté si souvent oubliées. « Historiadores eminentes como Vitorino Magalhães Godinho ou sociólogos da cultura portuguesa como Joel Serrão poderiam explicar-nos até que ponto uma grande parte da nossa aventura histórica «expansionista» pode, ou não, ser considerada como uma espécie de subproduto desse fenómeno mais radical da nossa condição de emigrante. Mas com a maior boa vontade do mundo, nem um nem outro poderiam amalgamar numa só referência, ou atribuir o mesmo significado, e por conseguinte o mesmo papel como elemento definidor do perfil no mundo, ao processo global da nossa «emigração» à antiga e à moderna, por serem, como são, de sinais contrários » (Lourenço, 2001, p. 91).

³ « Pobres, saímos agora de casa para servir povos mais ricos e organizados do que nós. Nenhum Camões — nem de entre os herdeiros do neo-realismo — se lembrou de tematizar, como conviria, esta «gesta» de um tipo novo. Talvez seja excessivo convocar a memória da epopeia positiva [...] para converter em qualquer coisa de exaltante o que é da ordem da pura necessidade e ao mesmo tempo um resumo aflitivo de todos os males de que há muito sofremos enquanto nação insuficientemente desenvolvida » (Lourenço, 2001, p. 92).



traversée de frontières¹. Un jour, il faudra faire succéder au ton grandiloquent et homérique une inflexion introspective et avisée, capable d'analyser les faits de l'Histoire à la lumière de ce qui fut et non pas sous l'envie de voir apparaître, à travers les sons et les sens de la langue portugaise, un trompe-l'œil du pays. C'est, en vérité, le souhait ultime de Eduardo Lourenço :

A emigração moderna (na verdade há duas, a da França ou Alemanha não é a mesma dos países de emigrantes como a Venezuela ou o Brasil) é um fenómeno complexo que põe em causa, a diversos níveis, de maneira indirecta, a imagem de nós mesmos mas por isso deve ser apreendida *na sua verdade*, de maneira adulta e não servir de pretexto como serve a muita gente, a fantasmas colectivos, uns positivos outros negativos, que têm pouco a ver com ela e tudo com a boa ou má consciência com que aqueles que não emigraram a utilizam. E dessa verdade faz parte integrante esta evidência imensamente triste e imensamente justa: milhares e milhares dos nossos compatriotas — e em particular os seus filhos — são *felizes* lá fora, ou pelo menos, já estão tão inseridos na trama dos povos que os acolheram que a ideia mítica do regresso a Portugal só a isso se resume. Insinuar o contrário é mentir ou querer iludir-se, e era bom que uma boa parte da «ideologia» da assistência cultural ao emigrante tivesse em conta, mais do que é costume, uma realidade pouco grata ao nosso amor próprio de povo criador de povos, hoje solicitado a fundir-se em outros sem regresso possível (Lourenço, 2001, p. 93).

Le phénomène contemporain de l'émigration doit ainsi être considéré comme un lieu de questionnement sur les véritables caractéristiques du Portugal actuel et sur les possibilités que celui-ci offre, ou non, aux Portugais. Et, dans le cas où ce questionnement aurait lieu, celui-ci entraînerait une remise en cause des images derrière lesquelles se cachent des non-dits, dont ceux qui retirent le Portugal de son piédestal héroïque et mythifié. Par conséquent, atteindre une sorte de maturité historique impliquerait savoir aborder les événements *tels qu'ils se présentent* et non pas *tels qu'ils peuvent servir la construction d'une représentation chimérique d'un pays*. Arrêter de croire que le Portugal ne peut être grand qu'au-delà de ses frontières terrestres et que la valeur du pays dépend de faits réalisés en dehors de son territoire serait déjà un premier pas pour une vision plus réaliste du destin national². Par ailleurs, accepter que d'autres pays puissent procurer de meilleures conditions de vie aux Portugais et que ces pays bénéficieront d'une force de travail et de qualités intellectuelles ou entrepreneuriales qui n'auraient pas pu voir le jour si ces personnes n'avaient pas émigré est un autre pas vers la conscience du pays sur sa propre réalité. Au fond, plus que nous faire remémorer le passé dans sa prétendue splendeur, l'émigrant contemporain devrait nous conduire à entrevoir le revers de la médaille, les silences perpétués par un imaginaire qui privilégie la fantaisie en détriment de l'analyse.

¹ Se référant à l'expérience des *retornados* — un autre phénomène migratoire traumatique pour le Portugal décolonisé et post-dictatorial —, Elsa Peralta fait remarquer une attention récente, à partir des années 2000, tournée vers un silence mémoriel (cf. Peralta, 2019, p. 332–334). Cette attention aurait été réveillée par : le temps (l'autoréflexion demandant une certaine distance temporelle entre le trauma et la capacité de l'aborder) ; le vieillissement (la fin de vie instaurant un besoin, pour les parents et/ou pour les enfants, de faire le point sur certaines expériences) ; l'envie de comprendre (de faire renaître le passé pour y inscrire le sens de ses actions et son rôle dans un destin commun). Or tous ces facteurs peuvent aussi expliquer une volonté naissante de se concentrer sur les lieux oubliés de l'histoire du Portugal, comme celle préconisée par Eduardo Lourenço.

² Le programme « Portugueses pelo Mundo », un ensemble de documentaires courts diffusés par la chaîne RTP1, renforce le regard fier d'un pays envers ses émigrants — fier, plus précisément, de ce qu'ils représentent au sein des autres nations, puisqu'ils surent montrer leur valeur à l'étranger. D'ailleurs, dans la description de la série, il est possible d'apercevoir la phrase « Portugal é conhecido por dar cartas no Mundo, com profissionais de excelência nas mais diversas áreas », ce qui présuppose une espèce de transfert métonymique. En effet, l'étendue des actions des émigrants a un impact direct sur l'image du Portugal en dehors de ses frontières, ce qui signifie que les succès des Portugais en dehors de leur pays d'origine se transforment en succès du Portugal aux yeux du monde (avec une majuscule). Nous retrouvons ici une tendance déjà aperçue dans cet article, à savoir : le fait de mettre l'accent sur ce qui fut acquis et non pas sur le parcours, parfois bien difficile, pour y arriver.

Cf. <https://www.rtp.pt/programa/tv/p35747>



Cette capacité de remise en cause de notre propre image, identifiée par Lourenço dans la figure de l'émigrant, a des échos surprenants avec les propos de Julia Kristeva sur l'étranger :

Étrangement, l'étranger nous habite : il est la face cachée de notre identité, l'espace qui ruine notre demeure, le temps où s'abîment l'entente et la sympathie. [...] Symptôme qui rend précisément le « nous » problématique, peut-être impossible, l'étranger commence lorsque surgit la conscience de ma différence et s'achève lorsque nous nous reconnaissons tous étrangers, rebelles aux liens et aux communautés (Kristeva, 1991, p. 9).

À l'instar de l'émigrant de Lourenço — qui appelle à revisiter le « nous » que l'imaginaire collectif bâtit comme un ensemble uni, heureux et cohérent —, l'étranger de Kristeva ouvre la porte à un côté occulte que l'on n'a pas l'habitude de côtoyer. De ce fait, l'étranger se présente comme celui qui ébranle les structures d'un « chez moi » puisqu'il propose une différence incapable de rentrer dans le cadre de celui qui l'approche. L'étranger instaure la conscience d'une distinction, cette conscience pouvant mener à la reconnaissance d'un lieu pas encore exploré, d'une zone inconnue à l'intérieur du sujet, voire à l'intérieur de la collectivité à laquelle l'étranger n'appartient pas, mais qu'il fréquente. En d'autres termes, la diversité amenée par l'étranger incite à une relativisation de notre propre vérité¹. Nous pouvons ainsi stipuler que l'émigrant de Lourenço est étranger à la manière de Kristeva : non seulement parce qu'il provoque chez l'autre une réflexion sur son étrangeté (sur ce qu'il cache à soi-même) mais aussi, et par ricochet, parce qu'il pose des questions sur les lieux étrange(r)s auxquels les individus et les collectivités n'ont pas l'habitude de faire référence. L'émigrant de Lourenço est, à l'image de l'étranger de Kristeva, une présence entre deux mondes, devenu étranger pour le pays qu'il laisse derrière soi — et instaurant dans ce pays abandonné un besoin de repenser les conditions de vie qu'il offre à ses citoyens — et étranger dans le pays qui l'accueille — proposant, avec son bagage culturel et social, une nouvelle manière de voir le monde. Somme toute, l'émigrant-étranger est celui qui, se trouvant dans un entre-deux, pousse à une double remise en question. Il nous est ainsi possible d'affirmer que « l'émigrant » est un terme faisant référence à une *condition géographique* associée au mouvement (le fait de sortir de son pays natal pour entrer dans un autre pays) tandis que « l'étranger » est un terme plus vaste faisant allusion à la *condition métaphysique* de tous ceux qui quittent leurs foyers — et qui, incarnant une forme d'extériorité, finissent par symboliser une forme de questionnement.

Cette idée de remise en cause et cette envie de revenir sur les sous-entendus du passé est, d'après Irène dos Santos (cf. Santos, 2005, p. 89), une propension vérifiable chez quelques jeunes franco-portugais, fils d'émigrants vivant en France. En effet, certains ont tendance à se sentir émotionnellement liés au pays de leurs parents, se rassemblant dans des espaces associatifs afin de garder contact et de préserver cette culture portugaise. Quelques-uns entretiennent même l'envie d'aller vivre au Portugal, pays de vacances et d'origines familiales plutôt idéalisé, après la fin de leurs études en France. Par ailleurs, le décès d'un membre de la famille ou bien la naissance d'un enfant peut provoquer chez les jeunes franco-portugais une volonté d'interroger les zones d'ombre de la vie de leurs ascendants. Une quête s'installe alors pour clarifier des aspects non mentionnés dans les discours des parents et/ou des grands-parents, dont les dures traversées à pied ou en transports pour rejoindre la France, l'illégalité de leur statut lors de leur arrivée, le quotidien misérable dans les bidonvilles français. Comme le souligne Irène dos Santos : « Leurs parents ont préféré taire des événements de leur vécu jugés traumatisants, même s'il est probable que la mémoire de l'émigration est différemment assumée selon les représentations que s'en fait l'émigré (culpabilité, fierté), selon la nature de l'expérience (la clandestinité a engendré des conditions traumatisantes, humiliantes) et les raisons de départ (économiques, politiques) » (Santos, 2005, p. 90). D'un côté, cet espace vide des mémoires individuelle et collective est motivé par l'incapacité du pays de départ et du pays d'arrivée à se confronter à la

¹ « L'étranger se fortifie de cet intervalle qui le décolle des autres comme de lui-même et lui donne le sentiment lointain non pas d'être dans la vérité, mais de relativiser et de se relativiser là où les autres sont en proie aux ornières de la monovalence. » (Kristeva, 1991, p. 16).



situation de ces personnes et à se défaire de certains fantasmes d'un imaginaire partagé. D'un autre côté, ce silence est cimenté par la honte ressentie au sein même des familles et par une volonté de ne pas charger les enfants avec des contenus mnésiques négatifs. Nous pouvons ainsi conclure que le tabou, collectivement accepté — et, d'une certaine façon, collectivement voulu —, est renforcé par une attitude d'auto-censure de la part des individus vis-à-vis de leur propre passé.

Paul Connerton, auteur de l'article *Seven types of forgetting*, présente trois types d'oubli qui décrivent, à notre avis, quelques traits de l'émigration portugaise en France des années 60 et 70. Le premier est le *prescriptive forgetting*, c'est-à-dire, le type d'oubli opéré par les pouvoirs en place dans un intérêt soi-disant commun¹. Connerton donne l'exemple de la Grèce qui, après un temps de dictature, interdit le souvenir de tout crime et de tout méfait associés à cette période, pour que la vie dans la *polis* pût continuer. Cela équivaut à dire qu'oublier les difficultés passées est vu comme une étape nécessaire à une adaptation plus sereine au présent. Ne pas revenir sur certaines expériences — voire, faire comme si elles n'avaient pas existé — serait recommandable pour pouvoir avancer en tant que société. Ce raisonnement semble avoir été mis en place par le gouvernement portugais post-25 avril (soucieux d'enterrer la mémoire salazariste et ses symboles). Toutefois, nous savons très bien, depuis Freud, que les expériences traumatiques, si elles sont refoulées, finissent par se manifester sous formes diverses, et que les non-dits trouvent toujours un moyen symbolique autre de s'exprimer. Par conséquent, revenir sur les traumas de l'Histoire serait une manière saine, non seulement de donner voix à tous ceux qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu partager leurs humiliations, mais aussi d'interroger quelles autres valeurs pèsent plus pour les États en détriment du bien-être et de la sécurité de leurs citoyens.

Le deuxième type d'oubli qui nous intéresse ici est le *forgetting that is constitutive in the formation of a new identity*². Contrairement au *prescriptive forgetting*, qui émane d'une résolution des gouvernements, cet oubli se développe à partir de l'action des individus. Pour pouvoir entamer une nouvelle étape de leur parcours, les sujets s'efforcent de renouveler leur ensemble de mémoires tout en laissant derrière eux les souvenirs qui les lient à un passé douloureux. Ce fut le cas de beaucoup d'émigrants portugais en France qui décidèrent de se concentrer sur la transformation de leur situation malheureuse en bénéfice futur pour leurs enfants et pour leur retraite, le retour au Portugal étant souvent un objectif ultime en fin de vie. Autrement dit, le passé est mis de côté, tu dans sa cruauté, afin de laisser de la place pour un présent qui prépare un avenir meilleur.

Le dernier type auquel nous souhaitons faire référence est le *forgetting as a humiliated silence*³. Le choc émotionnel suscité par la conscience d'avoir été humilié empêche les individus et les collectivités d'en parler sans en être profondément affectés (ou même de trouver les mots adéquats pour en parler) ; c'est pourquoi le temps et la distanciation que celui-ci permet sont nécessaires à une éventuelle prise de parole sur certains événements. Par conséquent, pour que les citoyens et les nations puissent traiter avec leurs plaies ouvertes, une période de tabou — ou de cicatrisation — est volontairement ou involontairement instaurée. Il s'agit, selon Connerton, d'une sorte de

¹ « What might be called prescriptive forgetting is distinct from this. Like erasure, it is precipitated by an act of state, but it differs from erasure because it is believed to be in the interests of all parties to the previous dispute and because it can therefore be acknowledged publicly » (Connerton, 2008, p. 61).

² « The emphasis here is not so much on the loss entailed in being unable to retain certain things as rather on the gain that accrues to those who know how to discard memories that serve no practicable purpose in the management of one's current identity and ongoing purposes » (Connerton, 2008, p. 63).

³ « We are faced here with the silence of humiliation and shame. The conspicuous paucity of observation and comment on the subject of the bombing and its long-term effects amounts, in other words, to the tacit imposition of a taboo. Confronted with a taboo, people can fall silent out of terror or panic or because they can find no appropriate words. We cannot, of course, infer the fact of forgetting from the fact of silence. Nevertheless, some acts of silence may be an attempt to bury things beyond expression and the reach of memory; yet such silencings, while they are a type of repression, can at the same time be a form of survival, and the desire to forget may be an essential ingredient in that process of survival » (Connerton, 2008, p. 68).



répression qui fonctionne en même temps comme un instinct de survie. Ainsi pour la société portugaise du XX^e siècle : pour pouvoir tourner la lourde page de la dictature, voire de la guerre coloniale, et faire face à tous les dégâts sociaux, culturels, économiques et politiques que ces événements infligèrent aux Portugais, ceux-ci apprirent à ne pas être confrontés à cette dure réalité : leur propre pays, qui devrait être un lieu sûr, leur avait enlevé dignité et avenir, les ayant forcés à l'exil.

3. CONCLUSIONS

En guise de conclusion, revenons sur la citation de Eduardo Lourenço qui donne titre à notre communication :

Aventura de pobre é sempre a dos que buscam em longes terras o que em casa lhes falta. Contudo, não se ganha nada, a não ser contribuir para novos mitos, pouco inocentes, tanto sob o plano cultural como político, em unir ou assimilar o que a história separou e continua separado. [...] Que tem a ver *esta* «emigração» [a «emigração» simbólica, de que Camões seria agora o exemplar e mítico patrono] [...] com a *emigração dolorosa* que há duas dúzias de anos converteu a população mais pobre, mas também a mais enérgica, das nossas aldeias e vilas, nos *soutiers de l'Europe* para empregar um título famoso de *Le Monde*? (Lourenço, 2001, p. 91–92).

En d'autres termes, l'émigration du XX^e siècle est intimement liée à un manque, un besoin, une carence, ressentis au sein même du pays d'origine. Et vouloir dissimuler cette pénurie, cette pauvreté, cette misère par une analogie récurrente avec un autre type d'émigration historique, datant des Découvertes, c'est se jeter de la poudre aux yeux. Les époques et les motivations ne sont pas comparables ; ou peut-être qu'elles sont comparables dans l'exacte mesure où elles sont l'avvers et le revers d'une même médaille, à savoir : le regard du Portugal sur lui-même. Tandis que l'émigration du temps de Camões constitue l'image avec laquelle le Portugal souhaite apparaître devant soi-même et devant le monde — l'extériorité voulue, la grandiosité rêvée —, l'émigration du temps de Salazar se présente comme l'ensemble de faits et de mémoires que le pays désire refouler pour ne pas avoir à s'y confronter et à s'y identifier. C'est pourquoi la première est louée par le chant d'un poète dit épique¹, alors que la seconde est absente des discours politiques, des célébrations nationales, des manuels d'histoire.

Tenant compte des informations ici véhiculées, et afin d'épaissir le débat sur les enjeux nationaux et internationaux que les flux migratoires contemporains représentent, nous nous proposons de clore notre contribution avec de potentielles définitions de « nationalité », « intégration » et « étranger ». La nationalité peut, à notre sens, être comprise comme un lien de nature multiple (juridique, politique, sociale, administrative, culturelle, historique), établi entre l'individu, ses compatriotes et l'État. Extérieurement, ce lien se manifeste par l'appartenance à une communauté et par l'adoption, plus ou moins réussie, des droits et des devoirs de cette communauté. Intérieurement, ce lien prend la forme d'un patrimoine imagé — couramment appelé « imaginaire collectif » —, qui existe à travers les adhésions et les résistances que chaque sujet transporte en soi par rapport à cet héritage. Par conséquent, avoir une nationalité implique non seulement recevoir le matériel qu'un certain pays nous lègue, mais aussi être capable de questionner les zones d'ombre et les incohérences de sa propre tradition. Autrement dit, cela présuppose à la fois appartenir et remettre en question — ou, si l'on veut, appartenir tout en remettant en question. Pareillement, « l'intégration » (c'est-à-dire, le fait d'entrer et de devenir partie intégrante de) passe par la réception d'une réalité autre et, en même temps, par une sorte de résistance ou confrontation entre le bagage que l'on a déjà et celui qui se heurte à nous. Or, cette résistance ne doit pas être interprétée comme une tentative de remplacement de la culture locale ou comme une preuve d'inadaptation de la part de l'arrivant, mais bien comme une éventualité de dialogue et d'échange entre cultures. En se mettant en mouvement, l'émigrant transforme son regard par rapport au pays qu'il quitte et apporte, à son nouveau « chez soi », une façon originale de voir le monde. Si les nations se

¹ C'est oublier que, dans *Les Lusíades*, à la fin de chaque Chant, le poète laisse libre cours à son lyrisme, lequel donne une vive expression à son mécontentement à l'égard de son époque et de ses contemporains.



préoccupaient plus de se réinventer et moins de se cristalliser, peut-être pourrions-nous repenser plus facilement le passé ainsi les représentations que celui-ci construit du présent et de l'avenir. À vrai dire, le soi-disant « problème » de l'émigration est souvent un « problème » de remise en question d'une image bâtie pour durer, telle une essence immuable d'un peuple ; mais c'est oublier que l'histoire d'un pays ne se limite pas à l'histoire de ses citoyens, s'architecturant grâce aux symbioses issues du croisement de plusieurs communautés¹. Et puisque, comme vu antérieurement, l'étranger est celui qui peut faire immerger certains contenus refoulés par les individus et les sociétés, rejoignons Julia Kristeva et Sigmund Freud afin de complexifier cette réflexion. L'inconscient freudien — associé, par excellence, au sentiment d'étrangeté — est une familiarité, une proximité, une intimité qui est mise à distance, écartée, rejetée². L'autre — c'est-à-dire, celui auquel on ne souhaite pas s'identifier ou bien les histoires que l'on ne veut pas se raconter à soi-même — est une partie intégrante du même — des récits avec lesquels on constitue un sentiment de soi. Ainsi de l'étranger : il est humainement proche et imaginativement différent ; il conforte dans son appartenance à l'humanité et déstabilise en tant que membre d'une autre communauté. Il est à la fois familier dans son universalité et inconnu dans sa particularité. Et en tant que miroir de nos propres sens cachés, il est un défi lancé aux plus audacieux. Aussi, au lieu de dire « que fait cet étranger dans mon pays ? », peut-être devrions-nous commencer par poser une autre question : « quelles parties secrètes de moi-même et de ce qui m'entoure cet étranger m'oblige-t-il à montrer ? » Et peut-être que, par ce cheminement auquel nous invite l'étrangeté, arriverons-nous un jour à faire en sorte que le visage de nos émigrants ne soit plus la surface au-delà de laquelle on laisse tomber certaines histoires, mais bien la façade sur laquelle s'esquissent les premières lettres des pages oubliées de l'Histoire.

RÉFÉRENCES

Kristeva, J. (1991). *Étrangers à nous-mêmes*. Gallimard.

Connerton, P. (2008). Seven types of forgetting. *Memory Studies*, 1(1), 59–71.
<https://marcuse.faculty.history.ucsb.edu/classes/201/articles/08Connerton7TypesForgetting.pdf>

Labourdette, J.-F. (2000). *Histoire du Portugal* (version numérique). Fayard.

Bourdon, A. A., & Léonard, Y. (2019). *Histoire du Portugal* (version numérique). Chandeigne.

¹ Prenons l'exemple de l'histoire du Portugal. Comment pouvons-nous comprendre le Portugal actuel si nous ne tenons pas compte des peuples qui habitèrent dans la Péninsule Ibérique avant la *Reconquista*, comme les Ibères, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Suèves, les Wisigoths ou les Berbères (cf. Labourdette, 2000, p. 20–32) ? Par ailleurs, le père de D. Afonso Henriques venait de Bourgogne et sa mère était la fille du roi du Léon, de la Castille et de la Galice (cf. Labourdette, 2000, p. 38–41). Et il ne faut pas oublier que les Découvertes ne furent possibles que grâce à des connaissances et des outils venus d'ailleurs : le perfectionnement de la boussole issu de Chine et son usage répandu par les Arabes dans la Méditerranée ; la voile triangulaire inventée par les Grecs ou les Syriens ; les bateaux cantabriques exportés dans différentes régions de l'Europe au XIV^e siècle ; la grande variété de navires d'origine musulmane dans le sud du Portugal ; les savoirs du monde romain ; la traduction de traités arabes après la *Reconquista* ; le perfectionnement de l'astrolabe par les Musulmans ; les connaissances transmises par les pèlerins, les ambassadeurs et les voyageurs dans toute l'Europe ; la participation des Italiens, des Basques, des Castillans et des Européens du Nord dans l'expansion portugaise (cf. Labourdette, 2000, p. 181–185).

² « Cette immanence de l'étrange dans le familier est considérée comme une preuve étymologique de l'hypothèse psychanalytique selon laquelle « l'inquiétante étrangeté est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier » [...]. Ainsi donc, ce qui est étrangement inquiétant serait ce qui *a été* (notons le passé) familier et qui, dans certaines conditions (lesquelles ?), se manifeste. Un premier pas est franchi qui déloge l'inquiétante étrangeté de l'extériorité dans laquelle la fixe la peur, pour la replacer à l'intérieur non pas du familier en tant que propre, mais d'un familier potentiellement entaché d'étrange et renvoyé (par-delà son origine imaginaire) à un passé impropre. L'autre, c'est mon (« propre ») inconscient » (Kristeva, 1991, p. 270–271).



Lourenço, Eduardo (2001). *O Labirinto da Saudade — Psicanálise Mítica do Destino Português* (version numérique). Gradiva.

Peralta, Elsa (2019). A integração dos “retornados” na sociedade portuguesa: identidade, desidentificação e ocultação. *Análise Social*, 54(2), 310–337. <https://doi.org/10.31447/as00032573.2019231.04>

Santos, Irène dos (2005). « Entre mémoire institutionnelle et mémoire personnelle. Quelle mémoire partagée de la migration portugaise en France ? ». *Diasporas: Histoire et société: Migrations en mémoire*, 6, 84–95.

DECLARAÇÃO ÉTICA

CONFLITO DE INTERESSE: Nada a declarar. **FINANCIAMENTO:** Nada a declarar. **REVISÃO POR PARES:** Dupla revisão anónima por pares.



Todo o conteúdo do NAUS — REVISTA LUSÓFONA DE ESTUDOS CULTURAIS E COMUNICACIONAIS é licenciado sob Creative Commons, a menos que especificado de outra forma e em conteúdo recuperado de outras fontes bibliográficas.